



⇒ Choisir l'un de ces textes comme support au DST 2 (Construction d'un sujet type crpe)

Texte 1 | Annie Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, 2014.

Grande affluence dans les allées du centre – ce sont encore les vacances de la Toussaint –, plus discrète à l'intérieur d'Auchan. Halloween étant passée, tout est en place pour Noël. À l'entrée, un énorme échafaudage de bouteilles décorées : du champagne à 6,31 euros la bouteille avec la carte Auchan – 20 % – dont la marque n'est pas affichée. Boîtes de chocolats. Déco pour la table, le sapin. À perte de vue des panneaux de couleur jaune avec PROMO en énormes lettres noires. Mais très peu de monde à ce niveau, comme si les gens résistaient au temps commercial, attendaient leur heure ou, plus probable, leur salaire à la fin du mois. Les jouets occupent plusieurs rangées de rayons rigoureusement séparés en « Garçons », « Filles ». Aux uns, l'exploit – Spiderman – l'espace, le bruit et la fureur – voitures, avions, chars, robots, punching-ball – le tout décliné dans des rouges, verts, jaunes violents. Aux autres, l'intérieur, le ménage, la séduction, le pouponnage. « Ma petite supérette », « Mes accessoires de ménage », « Ma mini-Tefal », « Mon fer à repasser », « Ma baby-nurse ». Un « Sac aliments » transparent est rempli hideusement, entre étron et vomi, de croissants et autres nourritures en plastique. Entrevoir une trousse de docteur au milieu de cet arsenal ménager me soulage presque. La reproduction du rôle ne s'embarrasse pas de subtilités ni d'imagination : tout pareil que maman en mini. En face, les teintes sucrées des trousseaux de maquillage, des coiffeuses avec une glace et un siège pour se faire une beauté, des costumes de Blanche-Neige et de princesses. Plus loin, des poupées de haut en bas d'un rayon de dix mètres. Publicité pour une Barbie au volant d'une Volkswagen, 29,90 euros. Je suis agitée de colère et d'impuissance. Je pense aux Femen, c'est ici qu'il vous faut venir, à la source du façonnement de nos inconscients, faire un beau saccage de tous ces objets de transmission. J'en serai.

Texte 2 | Thomas More, « De la Guerre », *Utopia* (1516).

Les Utopiens ont la guerre en abomination, comme une chose brutalement animale, et que l'homme néanmoins commet plus fréquemment qu'aucune espèce de bête féroce. Contrairement aux mœurs de presque toutes les nations, rien de si honteux, en Utopie, que de chercher la gloire sur les champs de bataille. Ce n'est pas à dire pour cela qu'ils ne s'exercent avec beaucoup d'assiduité à la discipline militaire ; les femmes elles-mêmes y sont obligées, aussi bien que les hommes ; certains jours sont fixés pour les exercices, afin que personne ne se trouve inhabile au combat quand le moment de combattre est venu. Mais les Utopiens ne font jamais la guerre sans de graves motifs. Ils ne l'entreprennent que pour défendre leurs frontières, ou pour repousser une invasion ennemie sur les terres de leurs alliés, ou pour délivrer de la servitude et du joug d'un tyran un peuple opprimé par le despotisme. En cela, ils ne consultent pas leurs intérêts, ils ne voient que le bien de l'humanité. [...] La guerre à peine déclarée, ils ont soin de faire afficher en secret, le même jour, et dans les lieux les plus apparents du pays ennemi, des proclamations revêtues du sceau de l'État. Ces proclamations promettent des récompenses magnifiques au meurtrier du prince ennemi ; et d'autres récompenses moins considérables, quoique fort séduisantes encore, pour les têtes d'un certain nombre d'individus, dont les noms sont écrits sur ces lettres fatales. Les Utopiens proscrivent de cette manière les conseillers ou les ministres, qui sont, après le prince, les premiers auteurs de l'offense. [...] Cet usage de trafiquer de ses ennemis, de mettre leurs têtes à l'enchère, est réprouvé partout ailleurs comme une lâcheté cruelle propre seulement aux âmes dégradées. Les Utopiens, eux, s'en glorifient comme d'une action de haute prudence qui termine sans combat les guerres les plus terribles. Ils s'en honorent comme d'une action d'humanité et de miséricorde qui rachète, au prix de la mort d'une poignée de coupables, les vies de plusieurs milliers d'innocents des deux partis, destinés à périr sur le champ de bataille. Car la pitié des Utopiens embrasse les soldats de tous les drapeaux ; ils savent que le soldat ne va pas de lui-même à la guerre, mais qu'il y est entraîné par les ordres et les fureurs des princes.

Texte 3 | Benoît Philippon, *Cabossé*, 2016.

Quand Roy a mis les pieds pour la première fois dans la bibliothèque du village, inutile de dire que l'événement a été un choc, non pas des cultures - encore faut-il en avoir une - mais existentiel. Roy avait toujours connu un monde intellectuel anémié ou une soirée TF1 un était le climax philosophique d'une journée déjà très intense en léthargie cérébrale. Et un bouquin, à part le Bottin, il n'en avait jamais tenu dans ses mains. Alors qu'est-ce qu'il foutait là ? Pourquoi d'un coup il avait eu cette pulsion irréprouvable d'entrer dans une bibliothèque et de se jeter à corps perdu dans le sanctuaire de la mémoire de l'humanité ? Cherchait-il une raison à son existence ? Avait-il découvert la physique quantique en rêve et allait-il maintenant se nourrir de la recherche de ses pairs ? Avait-il compris que le mot était la vie et qu'il devait s'en nourrir pour que sa pensée soit lue et chantée de par le monde. Rien de tout ça. Il était venu réparer les chiottes. Roy a fait tous les métiers du monde surtout les moins glorieux et face à l'adversité d'une région économiquement en crise, il a développé de multiples talents cachés dont celui de déboucher les chiottes et même dans le temple de la culture qui est une bibliothèque, on trouve ce réceptacle pour la plus basse fonction de l'échelle existentielle. [...]

Tous ces bouquins autour de lui, Roy ne les trouvait pas seulement intimidants, il les trouvait hautains, dédaigneux. Ces murs de savoir étaient la forteresse qui le séparait de l'autre monde. Celui des gens aux mains propres, aux idées claires, à la vie idéale. Roy était sur la défensive lorsque, soudain, la forteresse s'est effondrée. Tout d'abord Mademoiselle Solange lui a souri. Dans le village de Roy, le sourire avait une valeur marchande. Tu achètes, je te souris. Tu as des intérêts qui m'intéressent, je te souris. T'as les poches vides ? Et le sourire tombait tel le rideau de fer sur une façade qui trompait plus sur la marchandise. Donc la bibliothécaire qui lui souriait, c'était une première surprise. La deuxième l'a séchée encore plus : la bibliothécaire lui a parlé gentiment, sans condescendance ni compassion hypocrite. Elle lui a parlé comme à un mec normal. [...]

Une fois ses outils nettoyés et rangés - autre moment hautement glamour partagé avec la même légèreté -, Roy était sur le départ quand Mademoiselle Solange l'a mis K-O pour le compte.

- Vous partez sans prendre un livre ? Vous allez me vexer.

Doublement terrassé. D'une, comment elle avait pu imaginer qu'il ait ne serait-ce que l'idée d'emprunter un livre ? De deux, elle jouait la vexation, donc la culpabilité - feinte évidemment - donc la séduction - pas sexuelle évidemment, mais amicale. Roy était au tapis et Mademoiselle Solange te l'a achevée par un dernier combo dévastateur : elle a dépinçé les lèvres et a souri.

« ... 8 ! 9 ! 10 ! K-O ! »

Après avoir encaissé le choc, Roy a pris le verre de limonade qu'elle lui a offert tout en lui glissant un livre dans la main, et il est reparti chez lui sans plus trop savoir par quel chemin il devait passer.

Texte 4 | Victor Hugo, « La Misère », *Discours prononcé à l'assemblée législative le 9 juillet 1849.*

« Je ne suis pas, Messieurs, de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde, la souffrance est une loi divine, mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère. (Réclamations - Violentes dénégations à droite)

Remarquez-le bien, Messieurs, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscire, je dis détruire. (Nouveaux murmures à droite). La misère est une maladie du corps social comme la lèpre était une maladie du corps humain ; la misère peut disparaître comme la lèpre a disparu. (Oui, oui ! à gauche). Détruire la misère ! Oui, cela est possible ! Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse ; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas le fait, le devoir n'est pas rempli. (Sensation universelle)

La misère, Messieurs, j'aborde ici le vif de la question, voulez-vous savoir où elle en est, la misère ? Voulez-vous savoir jusqu'où elle peut aller, jusqu'où elle va, je ne dis pas en Irlande, je ne dis pas au Moyen Âge, je dis en France, je dis à Paris, et au temps où nous vivons ? Voulez-vous des faits ?

Il y a dans Paris (l'orateur s'interrompt)

Mon Dieu, je n'hésite pas à les citer, ces faits. Ils sont tristes, mais nécessaires à révéler ; et tenez, s'il faut dire toute ma pensée, je voudrais qu'il sortît de cette assemblée, et au besoin j'en ferai la proposition formelle, une grande et solennelle enquête sur la situation vraie des classes laborieuses et souffrantes en France. Je voudrais que tous les faits éclatassent au grand jour. Comment veut-on guérir le mal si l'on ne sonde pas les plaies ? (Très bien, très bien !)

Voici donc ces faits :

Il y a dans Paris, dans ces faubourgs de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, où des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtements, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, où des créatures humaines s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver (Mouvement).

Voilà un fait. En voici d'autres :

Ces jours derniers, un homme, mon Dieu, un malheureux homme de lettres, car la misère n'épargne pas plus les professions libérales que les professions manuelles, un malheureux homme est mort de faim, mort de faim à la lettre, et l'on a constaté après sa mort qu'il n'avait pas mangé depuis six jours. (Longue interruption) Voulez-vous quelque chose de plus douloureux encore ? Le mois passé, pendant la recrudescence du choléra, on a trouvé une mère et ses quatre enfants qui cherchaient leur nourriture dans les débris immondes et pestilentiels des charniers de Montfaucon¹ ! (Sensation)

Eh bien, messieurs, je dis que ce sont là des choses qui ne doivent pas être ; je dis que la société doit dépenser toute sa force, toute sa sollicitude, toute son intelligence, toute sa volonté, pour que de telles choses ne soient pas ! je dis que de tels faits, dans un pays civilisé, engagent la conscience de la société toute entière ; que je m'en sens, moi qui parle, complice et solidaire (Mouvement), et que de tels faits ne sont pas seulement des torts envers l'homme, que ce sont des crimes envers Dieu ! (Sensation prolongée) »

1. *Quartier de Paris où l'on accumulait, entre autres, les carcasses d'animaux débités en boucherie*

Texte 5 | Colette, *Les Vrilles de la vigne*, « Jour gris », 1908.

J'appartiens à un pays que j'ai quitté. Tu ne peux empêcher qu'à cette heure s'y épanouisse au soleil toute une chevelure embaumée de forêts. Rien ne peut empêcher qu'à cette heure l'herbe profonde y noie le pied des arbres, d'un vert délicieux et apaisant dont mon âme a soif... Viens, toi qui l'ignores, viens que je te dise tout bas le parfum des bois de mon pays égale la fraise et la rose ! Tu jurerais, quand les taillis de ronces y sont en fleurs, qu'un fruit mûrit on ne sait où, – là-bas, ici, tout près, – un fruit insaisissable qu'on aspire en ouvrant les narines. Tu jurerais, quand l'automne pénètre et meurtrit les feuillages tombés, qu'une pomme trop mûre vient de choir, et tu la cherches et tu la flaires, ici, là-bas, tout près... Et si tu passais, en juin, entre les prairies fauchées, à l'heure où la lune ruisselle sur les meules rondes qui sont les dunes de mon pays, tu sentirais, à leur parfum, s'ouvrir ton cœur. Tu fermerais les yeux, avec cette fierté grave dont tu vois les ta volupté, et tu laisserais tomber ta tête, avec un muet soupir...

Et si tu arrivais, un jour d'été, dans mon pays, au fond d'un jardin que je connais, un jardin noir de verdure et sans fleurs, si tu regardais bleuir, au lointain, une montagne ronde où les cailloux, les papillons et les chardons se teignent du même azur mauve et poussiéreux, tu m'oublieras, et tu t'assoieras là, pour n'en plus bouger jusqu'au terme de ta vie. Il y a encore, dans mon

pays, une vallée étroite comme un berceau où, le soir, s'étire et flotte un fil de brouillard, un brouillard ténu, blanc, vivant, un gracieux spectre de brume couché sur l'air humide... Animé d'un lent mouvement d'onde, il se fond en lui-même et se fait tour à tour nuage, femme endormie, serpent langoureux, cheval à cou de chimère... Si tu restes trop tard penché vers lui sur l'étroite vallée, à boire l'air glacé qui porte ce brouillard vivant comme une âme, un frisson te saisira, et toute la nuit tes songes seront fous...

Écoute encore, donne tes mains dans les miennes : si tu suivais, dans mon pays, un petit chemin que je connais, jaune et bordé de digitales d'un rose brûlant, tu croirais gravir le sentier enchanté qui mène hors de la vie... Le chant bondissant des frelons fourrés de velours t'y entraîne et bat à tes oreilles comme le sang même de ton cœur, jusqu'à la forêt, là-haut, où finit le monde... C'est une forêt ancienne, oubliée des hommes, et toute pareille au paradis, écoute bien, car... Comme te voilà pâle et les yeux grands ! Que t'ai-je dit ! Je ne sais plus... je parlais, je parlais de mon pays, pour oublier la mer et le vent... Te voilà pâle, avec des yeux jaloux... Tu me rappelles à toi, tu me sens si lointaine... Il faut que je refasse le chemin, il faut qu'une fois encore j'arrache, de mon pays, toutes mes racines qui saignent...

Texte 6 | Louis Ferdinand CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, 1932.

Durant l'entre-deux guerres, le narrateur, Bardamu, se rend aux États-Unis, à New York d'abord, puis à Detroit, où il est engagé comme ouvrier dans les usines Ford.

À poil qu'on nous a mis pour commencer, bien entendu. La visite ça se passait dans une sorte de laboratoire. Nous défilions lentement. « Vous êtes mal foutu, qu'a constaté l'infirmière en me regardant d'abord, mais ça fait rien. » Et moi qui avais eu peur qu'ils me refusent au boulot à cause des fièvres d'Afrique, rien qu'en s'en apercevant si par hasard ils me tâtaient les foies ! Mais au contraire, ils semblaient l'air bien content de trouver des moches et des infirmes dans notre arrivage.

– Pour ce que vous ferez ici, ça n'a pas d'importance comment que vous êtes foutu ! m'a rassuré le médecin examinateur, tout de suite.

– Tant mieux que j'ai répondu moi, mais vous savez, monsieur, j'ai de l'instruction et même j'ai entrepris autrefois des études médicales...

Du coup, il m'a regardé avec un sale œil. J'ai senti que je venais de gaffer une fois de plus, et à mon détriment.

– Ça ne vous servira à rien ici vos études, mon garçon ! Vous n'êtes pas venu ici pour penser, mais pour faire les gestes qu'on vous commandera d'exécuter... nous n'avons pas besoin d'imaginatifs dans notre usine. C'est de chimpanzés dont nous avons besoin... Un conseil encore. Ne nous parlez plus jamais de votre intelligence ! On pensera pour vous mon ami ! Tenez-vous-le pour dit.

Il avait raison de me prévenir. Valait mieux que je sache à quoi m'en tenir sur les habitudes de la maison. Des bêtises, j'en avais assez à mon actif tel quel pour dix ans au moins. Je tenais à passer désormais pour un petit peinard. Une fois rhabillés, nous fûmes répartis en files traînardes, par groupes hésitants en renfort vers ces endroits d'où nous arrivaient les fracas énormes de la mécanique. Tout tremblait dans l'immense édifice et soi-même des pieds aux oreilles possédés par le tremblement, il en venait des vitres et du plancher et de ferraille, des secousses, vibré de haut en bas. On en devenait machine aussi soi-même à force et de toute sa viande encore tremblotante dans ce bruit de rage énorme qui vous prenait le dedans et le tour de la tête et plus bas vous agitant les tripes et remontait aux yeux par petits coups précipités, infinis, inlassables. A mesure qu'on avançait on les perdait les compagnons. On leur faisait un petit sourire à ceux-là en les quittant comme si tout ce qui se passait était bien gentil. On ne pouvait plus ni se parler ni s'entendre. [...]

J'essayai de lui parler au contremaître à l'oreille, il a grogné comme un cochon en réponse et par les gestes seulement il m'a montré, bien patient, la très simple manœuvre que je devais accomplir désormais pour toujours. Mes

minutes, mes heures, mon reste de temps comme ceux d'ici s'en iraient à passer des petites chevilles à l'aveugle d'à côté qui les calibrait, lui, depuis des années les chevilles, les mêmes. Moi j'ai fait ça tout de suite très mal. On ne me blâma point, seulement après trois jours de ce labeur initial, je fus transféré, raté déjà, au trimbalage du petit chariot rempli de rondelles, celui qui cabotait d'une machine à l'autre. Là, j'en laissais trois, ici douze, là-bas cinq seulement. Personne ne me parlait. On existait plus que par une sorte d'hésitation entre l'hébétude et le délire. Rien n'importait que la continuité fracassante des milles et milles instruments qui commandaient les hommes.

Quand à six heures tout s'arrête on emporte le bruit dans sa tête, j'en avais encore moi pour la nuit entière de bruit et d'odeur à l'huile aussi comme si on m'avait mis un nez nouveau, un cerveau nouveau pour toujours.

Texte 7 | J.-M.-G Le Clézio, *Désert*, « La vie chez les esclaves », 1980.

Lalla habite en Afrique dans un bidonville aux toits de tôle ondulée et de papier goudronné, où « tout le monde est très pauvre et personne ne se plaint jamais ». Elle est heureuse, elle se promène dans la chaleur et la clarté. Mais, au temps du bonheur succède ensuite celui de l'esclavage : Lalla traverse la Méditerranée sur un bateau de la Croix-Rouge, parmi la foule des émigrés et découvre Marseille, le pays « de l'autre côté ».

Dans les cafés, il y a une musique qui n'arrête pas de battre, une musique lancinante et sauvage qui résonne sourdement dans la terre, qui vibre à travers le corps, dans le ventre, dans les tympanes. C'est toujours la même musique qui sort des cafés et des bars, qui cogne avec la lumière des tubes de néon, avec les couleurs rouges, vertes, orange, sur les murs sur les tables sur les visages peints des femmes.

Depuis combien de temps Lalla avance-t-elle au milieu de ces tourbillons, de cette musique ? Elle ne le sait plus. Des heures ; peut-être, des nuits entières, des nuits sans aucun jour pour les interrompre. Elle pense à l'étendue des plateaux de pierres, dans la nuit, aux monticules de cailloux tranchants comme des lames, aux sentiers des lièvres et des vipères sous la lune, et elle regarde autour d'elle, ici, comme si elle allait le voir apparaître. Le Hartani vêtu de son manteau de bure, aux yeux brillants dans son visage très noir, aux gestes longs et lents comme la démarche des antilopes. Mais il n'y a que cette avenue, et encore cette avenue, et ses carrefours pleins de visages, d'yeux, de bouches, ces voix criardes, ces paroles, ces murmures, ces bruits de moteurs et de klaxons, ces lumières brutales. On ne voit pas le ciel comme s'il y avait une taie blanche qui recouvrait la terre. Comment pourrait-il venir jusqu'ici, le Hartani et lui, le guerrier bleu du désert, Es Ser, le Secret, comme elle l'appelait autrefois ? Ils ne pourraient pas la voir à travers cette taie blanche, qui sépare cette ville du ciel. Ils ne pourraient pas la reconnaître, au milieu de tant de visage, de tant de corps, avec toutes ces autos, ces camions, ces motocyclettes. Ils ne pourraient même pas entendre sa voix, ici, avec tous ces bruits de voix qui parlent dans toutes les langues, avec cette musique qui résonne, qui fait trembler le sol. C'est pour cela que Lalla ne les cherche plus, ne leur parle plus, comme s'ils avaient disparu pour toujours, comme s'ils étaient morts pour elle.

Hartani : berger, esclave affranchi

Es Ser : personnage fabuleux